



la ville dans le roman africain

entretien avec Roger Chemain

Vous avez publié, il y a quelques temps, « La ville dans le roman africain ». Certains romans font revivre des villes anciennes, d'avant la colonisation. Pouvez-vous nous donner quelques données sur ces villes qui existaient avant l'arrivée des Européens ?*

J'ai écrit un livre de critique littéraire, et non un traité d'archéologie, même si j'ai beaucoup de goût pour l'archéologie et pour l'histoire, je ne peux pas donner un point de vue de spécialiste. Je pourrais seulement dire qu'il y a effectivement deux types de villes précoloniales. J'entends par précoloniales, antérieures soit au grand mouvement d'expansion impérialiste du XIX^e siècle et plus précisément de la fin du XIX^e siècle parce que, si je remonte un peu le cours du temps, il y a aussi des villes dont la création est l'œuvre de la première vague d'expansion de l'Occident, qui est celle de la fin du XV^e, du XVI^e, du XVII^e et du XVIII^e siècles : Saint-Louis, par exemple, soit si nous remontons plus loin, les villes qui sont des créations africaines que l'on ne rencontre pas dans tout le continent mais seulement en des endroits bien définis, où sans doute l'environnement, les conditions écologiques, sociales en permettaient la naissance. Et ces villes-là, souvent, ne nous sont parfois connues que par l'archéologie ou par des textes : textes de voyageurs arabes pour les empires

de la zone sahélienne, des textes de navigateurs portugais pour celles du littoral.

Cela constitue un premier groupe. Ce sont des villes africaines, authentiquement, dans ce sens qu'elles sont vraiment nées d'une civilisation africaine, encore que pour certaines les contacts avec la Méditerranée ont pu jouer leur rôle, mais ce n'est pas le cas pour toutes.

Soyons un peu plus précis. De telles villes, nous en trouvons dans les grands empires médiévaux, c'est la Kumbi Saleh du Mali ou c'est la capitale du Ghana ; elles nous sont connues d'abord par les textes des voyageurs arabes. On peut supposer que, maintenant, les archéologues ont localisé leur emplacement, encore que, parfois, on en discute. Tombouctou, Djenné, qui sont toujours là, sont des villes de ce type, c'est-à-dire, des villes qui ont rencontré très vite l'Islam. Vous avez aussi les villes d'Afrique orientale et notamment les ruines de Zimbabwe.

Il existe également sur le littoral d'Afrique orientale d'autres villes qui pourraient avoir subi une forte influence arabe, peut-être même indienne. Enfin au Nigeria, avec la civilisation du Bénin, dans l'ancien empire du Kongo, aussi on trouve des villes purement africaines. Je crois qu'il est bon de souligner tout cela, parce qu'on a un peu tendance à associer le concept de ville africaine avec la modernité, avec l'Occident et, par conséquent, avec la colonisation.

Les villes comme Saint-Louis sont des villes qui sont nées des rapports commerciaux, c'est-à-dire de

(*) L'Harmattan et ACCT, Paris, 1981.



la traite. Et elles pouvaient être plus ou moins indigènes. Vous en avez certaines, comme les villes de l'ancien royaume du Dahomey, comme Abomey, comme Ouidah, comme Porto-Novo, qui sont nées de royaumes dont l'activité économique principale était indubitablement la traite.

Elles étaient en connection, pour celles qui étaient sur le littoral, avec des forts portugais, français, anglais où étaient établis des traitants. Abomey était une ville plus spécifiquement africaine par son architecture bien qu'elle ait évidemment vécu de la traite.

Certaines de ces villes ont survécu, seulement il s'est passé pour elles, la chose suivante, c'est qu'elles ont été, dans leur rôle de capitale, éclipsées par des créations coloniales. Ainsi nous pouvons voir une partie de la ville d'Abomey, nous pouvons voir debout le palais de l'avant-dernier roi, car chaque roi construisait son propre palais à côté de celui de ses ancêtres ou même à côté de celui de son prédécesseur immédiat.

Petit à petit, les palais les plus anciens, qui étaient construits en pisé, ont disparu. On distingue encore quelques traces, mais le palais qui est bien conservé est celui de l'avant-dernier roi. Celui de Béhanzin a été brûlé lors de la conquête. Il s'est donc passé la chose suivante, disais-je, c'est que les villes anciennes ont été éclipsées dans le rôle de capitales par d'autres villes, création de la colonisation, et pourquoi ? Parce que, tout simplement, ces anciennes villes qui étaient le fruit d'un processus relativement naturel de maturation et de croissance ont été supplantées, parce qu'il y a eu un sorte d'excentration afin d'orienter les relations des territoires vers l'Occident, et par conséquent, on a développé les villes du littoral, permettant ainsi le drainage des produits de ce territoire vers l'Europe. C'est pourquoi ces villes

anciennes sont passées au second plan. Et elles ont intéressé un certain nombre de romanciers...

C'est la question que j'allais vous poser, certains romanciers font allusion à ces villes anciennes...

Oui, précisément, dans un contexte qui me paraît être celui d'une réévaluation de l'histoire africaine. Un certain mouvement qui a accompagné l'éveil intellectuel, la naissance d'une littérature africaine de langue française dans l'ancien empire français a voulu détruire cette vision que l'école coloniale avait donnée aux Africains de leur propre passé. On a voulu l'exalter, comme après les indépendances on a réagi contre ce qu'il y avait d'excessif parfois dans cette exaltation. Je pense à Yambo Ouologuem et à son **Devoir de violence**. C'est à la faveur de cette réflexion sur l'histoire africaine que des romanciers ont été amenés à situer leurs romans dans le cadre de ces villes anciennes. Au fond, en voulant ressusciter ce passé, on répondait à un argument polémique de l'historiographie coloniale, même de la mentalité coloniale, qui justifiait l'entreprise de conquête par la fameuse mission civilisatrice. Or, on ne peut civiliser que des sauvages et les critères occidentaux qui associent très étroitement l'État, la ville, et la civilisation, les opposaient à leur contraire, la brousse et la barbarie.

Il y a donc un premier souci chez certains romanciers, comme vous le disiez, de faire resurgir cette histoire. Pouvez-vous nous citer les romans qui se situent dans des capitales anciennes ?

J'en ai retenu trois qui correspondent chacun à une époque donnée. Le premier, c'est l'ouvrage de Paul Hazoumé, écrivain du Dahomey, l'actuelle République populaire du Bénin. Il s'agit de « Doguicimi », roman publié en 1938. Il est très représentatif d'un courant qui est celui des romanciers de cette époque. Romanciers qui, au contraire des poètes de la négritude, étaient au fond assez peu combatifs, assez assimilés. Ils avaient leur place dans le système colonial, une place de petits cadres, qui ne contestaient pas tellement. Ils se situaient dans une ligne de réformisme colonial. Ils jouaient sur certaines contradictions inhérentes à l'idéologie coloniale de la République française, pour réclamer davantage d'égalité, et la fin de certains abus.

Dans sa façon de dépeindre la capitale du royaume du Dahomey, Abomey, sous le règne du roi Guézo, plus précisément en 1838, Hazoumé fait la part belle, bien sûr, à ce qui a horrifié tous les voyageurs européens qui ont pénétré dans le pays à cette époque, ces hécatombes rituelles qui avaient lieu lors des fêtes des grandes coutumes. Hazoumé, par ses origines familiales, par la proximité relative dans le temps — après tout, il n'y avait qu'à peine plus de quarante ans que le royaume d'Abomey avait été

conquis, en 1938 —, connaissait très bien les coutumes, les mœurs de l'ancien royaume.

Le roman comporte aussi un aspect ethnographique, peut-être d'ailleurs un peu lourd. Je crois bien que, dans mon livre, j'ai comptabilisé les pages qui sont proprement narratives et les pages descriptives de cette civilisation d'Abomey, et la proportion tend vers 50 %, si ma mémoire est exacte. Il ne cache pas, certaines tares d'un royaume qui était, en toute objectivité, fondé sur la guerre et sur la traite, et il ne cache pas non plus les responsabilités que peut avoir l'Europe qui a créé une demande, alimentant, nourrissant ces guerres et aboutissant à minimiser le prix de la vie humaine.

Il montre qu'en ce royaume on est en train de se livrer, à la suite de l'interdiction de la traite par l'efficacité croissante des croisières anglaises ou françaises, qui empêchent la traite clandestine, à une sorte de réorientation économique en commercialisant de nouveaux produits que l'Europe industrielle réclame. Il s'agit de l'huile de palmes récoltée dans des plantations royales. On a un tableau très fidèle, très exact, très intéressant, documenté de la vie de ce royaume. On met en valeur certains aspects négatifs, avec peut-être un peu trop de complaisance pour le sadisme et l'horreur, mais on met aussi en évidence des côtés plus positifs, comme la perfection et l'efficacité de l'administration, de la construction étatique, et au fond, la leçon, qui n'est pas implicite, c'est de dire aux colonisateurs : « Vous voyez, bien sûr, nous étions un peu barbares, mais beaucoup moins qu'on a bien voulu le dire, et nous sommes parfaitement dignes de devenir citoyens d'un Dahomey, colonie française, colonie de la République,... et d'accéder à l'égalité des droits. Nous sommes de bons élèves, nous ne demandons qu'à apprendre. »

C'est en somme cela, donc une sorte de réformisme, le désir de montrer à travers ce livre, que les Dahoméens sont parfaitement aptes à recevoir la civilisation française. Cela de nos jours peut paraître un comportement complètement aberrant mais il faut, je crois le replacer dans le contexte parce que cela permet de faire justice d'autres textes que l'on peut trouver, et j'en ai cités dans ce livre.

Ainsi en est-il d'un livre publié lors de l'exposition coloniale du XX^e siècle dans lequel le discours raciste sur les Dahoméens s'exprime absolument sans fard. On peut donc dire que « Doguicimi » remet un peu les choses en perspective par rapport à une certaine mentalité coloniale.

Dans un deuxième temps, après la Seconde Guerre mondiale, c'est le moment où la lutte anticoloniale est la préoccupation dominante des écrivains africains, et on va se servir de l'histoire, on va la magnifier, on va en donner une vision entraînante. C'est ce que fait Djibril Tamsir Niane, avec son

« Soundjata », dont j'ai eu à parler dans ce livre, livre qui a été élaboré, il y a une dizaine d'années et qui donc, n'incorpore pas des textes plus récents : Soundjata a été repris aussi par Camara Laye, dans « Le Maître de la Parole » plus récemment. Le Soundjata de Djibril Tamsir Niane se présente comme la traduction de l'épopée que chantent certains traditionnalistes, certains griots, mais je pense, tout de même, avoir montré qu'on l'a adaptée selon une perspective bien précise qui était de magnifier le passé, d'entraîner à la lutte, de développer la fierté nationale, et il est symptomatique que le livre soit paru entre 1958 et 1960.

Enfin nous retrouvons une capitale et un royaume précolonial, ceux-là imaginaires, mais qui se veulent une synthèse de tous les royaumes précoloniaux de la zone soudanienne dans « Le devoir de violence » de Yambo Oueloguem. C'est la réévaluation critique, après les indépendances, au moment où l'enthousiasme s'est refroidi, de même que les romanciers qui choisissent un sujet moderne feront volontiers le procès de nouvelles sociétés qui en sont issues. L'auteur du « Devoir de violence », lui, voyant un lien entre une exaltation sans nuance du passé africain et certaines idéologies, négritude, authenticité ou autre, qu'il estime réactionnaire, va mettre en pièces cette idéalisation du passé avec une hargne, une férocité, qui va renvoyer le balancier à l'autre extrémité et nous faire passer d'une histoire un peu peinte en rose, à une histoire dont on exagérera aussi le tragique. C'est donc essentiellement en fonction de ces impératifs, me semble-t-il, qu'un certain nombre de romanciers ont été amenés à parler du passé précolonial. Je n'ai retenu, à cause de mon sujet, que ceux dans lesquels il était question de villes.

Il y a un autre souci qui se fait jour chez d'autres écrivains, c'est de parler de cette excentration de la société urbaine qui se déploie après la colonisation. Vous avez parlé à un endroit d'une topographie urbaine issue de la colonisation. Pouvez-vous expliciter cette idée ?

Vous savez, c'est une évidence, cette distribution ségrégative de l'espace dans les villes d'Afrique. Il suffit de se promener effectivement dans une ville africaine pour se rendre compte de l'existence d'un quartier administratif, d'un quartier résidentiel qui, à l'époque coloniale, était le quartier européen, d'un quartier commercial puis d'un quartier africain. Et bien sûr, qu'il s'agisse des avantages de situation, du point de vue sanitaire, du point de vue du site ou du point de vue architectural, vous imaginez que les contrastes sont très forts et que les mesures des uns vont s'accumuler dans la périphérie, dans des endroits insalubres alors que les établissements des autres seront implantés dans les endroits les plus sains et les plus agréables, le quartier administratif et



notamment, la résidence du gouverneur, s'il s'agit d'une capitale, soulignera sa fonction de commandement en se perchait au sommet d'une colline. Il y a indubitablement, et c'est une vérité d'expérience, une distribution ségrégative de l'espace qui tient à la fonction. C'est un aspect que les romanciers ont très fortement souligné. J'ai éprouvé, quand je me suis lancé dans ce travail, un certain nombre de déceptions. J'aurais voulu voir l'image de la ville et je partais avec des modèles qui étaient ceux de la littérature européenne. Je pensais au Paris de Balzac, à... à toute une émergence du thème urbain, dans la littérature européenne du XIX^e siècle, la jungle des villes avec son pittoresque, ses fantasmes, etc. Rien de cela n'existe dans le roman africain qui présente une vision de la ville extrêmement dépouillée, mettant en valeur, dans une série d'opposition dynamique ces contrastes d'une topographie ségrégative. La seule exception c'est seulement peut-être le marché qui est un lieu très indigène, antérieur à la ville, très africain. A son propos on retrouve le goût pour la description. Mais dans l'ensemble, alors que je cherchais une image de la ville, j'ai trouvé un paradigme.

On a tendance, avec un tel thème, à s'éloigner naturellement vers l'histoire ou la sociologie. D'un point de vue purement littéraire, quel apport ce sujet a-t-il été pour vous et qu'avez-vous cherché à faire passer dans ce livre ?

Je n'ai pas cherché à faire passer quelque chose car je ne suis pas créateur. Il s'agit tout au plus, d'une critique. J'enregistre, j'observe, je décris, j'ai rendu compte d'un état de fait. Ce travail m'a convaincu de deux choses. L'une, concernant mes activités postérieures et, c'est qu'une fois ce travail terminé, je me suis convaincu qu'il serait stérile de continuer à accumuler les études thématiques. Nous sommes amenés à aller dans une autre direction. Ce dont il faut bien convenir, c'est que l'essentiel de la production romanesque africaine entre les années 1947-1948 et jusqu'à une date que je situerais volontiers vers 1967-1970, est absolument dominée par le politico-social, et qu'au fond l'esthétique, le plaisir de conter, passent au second plan.

C'est peut-être votre thème qui appelait une telle constatation !

Certainement, parce qu'il semble bien que la ville continue d'apparaître, à travers tous ces romans, comme un univers étranger et effrayant. Vous trouvez énormément de plaisir à conter, et vous prenez plaisir à lire, si vous suivez la tournée des bons pères et de leurs cathéchistes dans « Le pauvre Christ de Bomba » à travers la brousse. Alors que, dans les romans en milieu urbain, au moins jusqu'à 1970 où se dessine une autre évolution, on trouve,

avant tout, une dénonciation. Quelquefois, si vous avez de la chance, cette dénonciation est faite par un écrivain qui a beaucoup d'humour, mais souvent, on demeure à mi-chemin entre le traité de sociologie et le pamphlet, et le lecteur de roman restera sur sa faim. Je parlais de l'expérience un peu traumatique de la ville, c'est un peu cela qui m'a amené à chercher dans une autre direction. Tout pouvait s'expliquer aussi par des raisons sociohistoriques, mais on constate toutefois une absence du roman de la réussite, parce que roman égale modernisme, bourgeoisie, ville, etc. Quelle que soit la littérature, il faut des citadins pour lire des romans, ou tout au moins, une civilisation dans laquelle la cité acquiert de plus en plus d'importance. Et souvent, ces citadins ont aimé lire l'histoire de Rastignac par exemple. Vous avez au moins un certain équilibre entre le roman de la réussite et le roman de l'échec dans d'autres littératures, mais l'échec l'emporte ici et j'ai été amené à m'interroger sur cette question. Dans ce livre, je ne suis pas allé au-delà de la psychocritique de Mauron qui essaye de cerner au niveau individuel une éventuelle motivation inconsciente, mais je crois qu'il faut aller beaucoup plus loin et c'est ce que j'essaye de faire maintenant.

Je crois avoir compris, d'après des conversations précédentes, que vous recherchez une critique littéraire qui serait fondée justement sur une psychanalyse.

Si vous voulez, mais après ce passage par la psychanalyse, objet d'ailleurs d'une thèse de 3^e cycle, j'ai découvert à la faveur d'un travail qui s'appelle « L'imaginaire dans le roman Africain », d'autres voies. Après 1970, avec Kourouma, Fantouré, Sony Labou Tansi, Tchicaya U Tam'Si aussi, on voit le roman africain se détacher du modèle qu'il avait suivi, qui se situait, au niveau technique romanesque, du côté du roman européen du XIX^e siècle, mûtiné d'engagement sartrien, voire de réalisme socialiste. On le voit s'en détacher pour faire une place croissante à l'imaginaire. Il y a toujours la même passion sociale.

Il n'y a pas ce détachement que nous observons en Europe avec ce qui s'est fait autour du nouveau roman, et l'on assiste aujourd'hui à toute une réflexion sur les rapports : roman et politique. On s'est aperçu qu'ils étaient beaucoup moins simples que ce qu'on s'imaginait entre 1945 et 1950, par exemple.

Ces nouveaux auteurs africains ont conservé cette passion sociale et peut-être ne peut-il pas en être autrement, dans un continent qui connaît les problèmes que nous savons, mais ils se sont détachés du modèle formel des années cinquante, et ont créé un type de narration où la fantaisie, l'imagination, les rêves, la liberté prise par rapport à la volonté de représentation du réel donnent beaucoup plus de

plaisir à l'amateur de roman que n'en donnaient leurs prédécesseurs.

On ne trouve plus la même psychologie de l'échec... ?

Non, c'est autre chose, la psychologie de l'échec peut éventuellement se retrouver, mais c'est au niveau de la technique narrative que se situe le changement.

Pouvez-vous nous parler du point d'avancement de vos recherches sur la critique ?

Je vais essayer de me situer. En gros, dans la critique moderne, il y a trois grandes directions. Il y a l'ensemble des critiques inspirées par la linguistique, que l'on a appelé les structuralismes. Il y a l'ensemble des critiques inspirées par les sciences sociales, et je crois qu'en relevant ma sociocritique de la ville. Il y a l'ensemble des critiques qui privilégient l'imaginaire, que ce soit d'un point de vue freudien ou jungien, point de vue qui dépasse peut-être Freud. Compte tenu de ces trois directions, vous avez, me semble-t-il, deux voies. Ou bien vous pensez que chacun, selon ses préférences, cherche dans l'une de ces trois voies, ou bien vous pensez qu'il est possible de les amalgamer en une science de la littérature où la linguistique dominerait et où la psychanalyse, la sociologie seraient des adjuvants. Je suis très sceptique quant à une science de la littérature. Je suis convaincu qu'il faut faire preuve de beaucoup de modestie quand on travaille dans le champ des sciences humaines. Nous sommes à la fois juges et parties, observateurs et observés, et ces sciences humaines me paraissent à l'heure actuelle avoir un degré de « scientificité », si vous me permettez ce terme barbare, qui me paraîtrait plus proche de la médecine de Molière que de celle de Claude Bernard, à plus forte raison de la médecine contemporaine. Or, malheureusement, beaucoup de chercheurs sont pris d'une certaine arrogance intellectuelle, et se comportent comme si nous avions des critères aussi rigoureux et des vérités aussi solides que celles que l'on peut avoir dans les sciences de la nature. Les diafoirus prolifèrent. Je crois que nous sommes très loin du compte. On peut éclairer un texte au maximum, par la convergence de ces trois types de critique, mais je ne pense pas que l'on puisse élaborer une science de la littérature.

Suivant mon inclination naturelle et parce que ce sont les livres qui me donnent à rêver qui me donnent le plus de plaisir, c'est à la suite de Mauron, de Gilbert Durand, que j'essaye de travailler. Cela apparaît dans une étude sur « L'imaginaire dans le roman Africain » (1).

Propos recueillis par Denyse de Saivre.

(1) Université de Paris IV, 22-4-83.